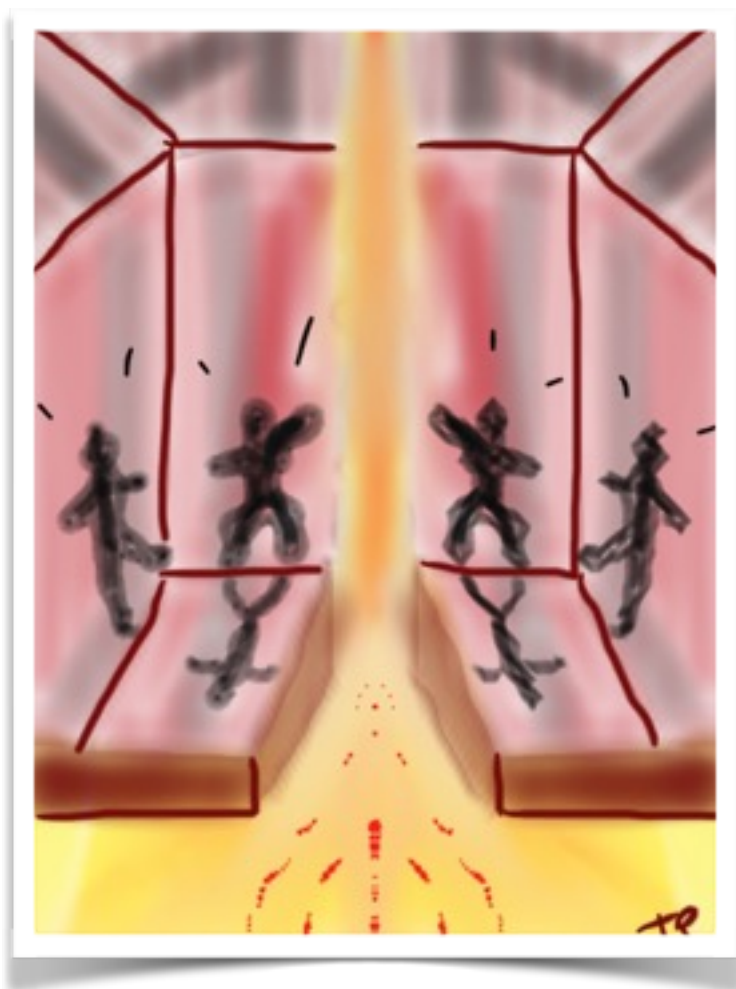


Thierry Piras

« Du de-dans et du de-hors »



« L'entre-autre »

Novembre 2014

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.
Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.
www.enpasseanalytique.com

Les termes altérité et limites, de notre titre, font déjà congruences à une même de sens. Dire altérité n'est-ce pas déjà poser l'existence, la présence d'au moins deux choses qui interagiraient ensemble pour que l'on puisse poser le constat de l'autre et de ce fait de son alter ego, l'un? L'altérité implique donc la considération d'au moins plus un éléments à considérer, et qui se positionnerait en relation, non plus seulement à lui-même mais à ce quelque autre à lui. C'est ce n+1, non dans son essence ou ses spécificités mais dans son acte d'existence, qui trace les lignes opératives de la différence. Le terme de limite(s), qu'il soit au pluriel ou au singulier, instaure tout autant la traçabilité de l'autre, du plus qu'un. Altérité et limites par leur positionnement d'étant au monde nous invitent dans cette évidente répétition démasquée, à reconfigurer par l'acte de penser la problématique du de-dans et du de-hors. Installons la scène de l'être au monde configuré à la dimension de corps vivant par l'examen de ce que nous révèle la bouche dans le champ d'un mouvement, d'une transcendance du Je au Tu. Cette béance buccale fait blessure ouverture d'une circulation spéciale entre le monde du de-dans et celui du de-hors. Dans cette bouche, le lait maternel ou son substitut s'y rencontre en réponse aux cris et aux pleurs. Dans cet aller et retour du désir de l'un à un autre un, de l'enfant à la mère, et de la mère à l'enfant, se dressent les chemins tors d'un échange au désir. Tant le besoin alimentaire que celui de la satisfaction et de densification à la fonction phallique, mène à un véritable aménagement que devient cet organe frontière. La bouche fait limite, tant au besoin qu'au désir, mais instaure par la satisfaction et la frustration les bornages de tout illimité. Le derrière de la bouche, à savoir l'enfant, son désir, son rapport à la mère comme substitut phallique, communique avec le devant de la bouche, la mère et le place dans la dimension d'être au monde. Il reçoit aussi bien la chose de la mère sous forme liquide que sous la forme de « l'acte de mère », dans le positionnement de ce qui fut femme pour s'advenir désir-sein nourricier. C'est en quelque sorte par la bouche béante du de-dans de l'enfant, que le de-hors incarné par un liquide venant lui aussi d'un de-dans, matérialise cet espace du mouvement à l'altérité. Le lait fait son système, comme le terme grec « γάλα »

nous le révèle, à la fois dans le sens de lait et de galaxie. D'une organisation qui fait la mise en oeuvre de l'introjection et de l'incorporation. Où l'introjection, l'image de cette chose qu'est la mère, est incorporée au moi et au surmoi de l'enfant. Dans l'acte du don qui conduit à l'introjection, par l'existant qu'est ce phénomène de l'incorporation. Le sein et le lait, mais surtout l'image fantasmée offerte sur la scène d'une dévoration double, pose le réel d'un jeu à la limite qui sépare et oppose à la fois introjection et incorporation *. Au-delà du processus de remplissage viendra le temps de la parole qui continuera de faire émergence d'un de-dans, du désir à l'altérité de l'enfant. La langue de l'enfant se révèle comme celle de cette altérité qui se construit sur la mêmeté, et pourtant d'une ipséité différente, mais reliée par la possession du désir désirant. L'enfant parle la langue qui peut séduire la mère, cette langue qui n'est pas sienne, mais autre deviendra même au nom d'une altérité instaurée d'une limite transcendée. Quelle est la limite ou d'ailleurs l'illimité à la fonction mère/enfant, si ce n'est l'absence de différence, ou la différence des absences que l'on nomme par désir. Dans ce choc de l'altérité construite sur le socle d'une identification à un moi halluciné, notamment par l'introjection, est-ce l'enfant qui se construit ou l'ipséité qui se déconstruira au risque d'un idéal du moi toujours en retard de l'autre? Le de-dans incarne à la fois l'altérité et la limite du de-hors, mais aussi cette mêmeté des ipséités, qui ne peut que faire invitation à toute considération de l'être.

Ce n'est pas l'insuffisance du Moi qui empêche la totalisation, mais l'infini d'Autrui. Et d'ailleurs le Moi pourrait-il autrement qu'insuffisant quand il échoue à masquer ou dévoiler le retour du refoulé. Il n'est pas le tout, ni de l'individu, sauf à en ignorer ou nier l'inconscient freudien, ni même de l'être qui transcende le moi comme existant au-delà du fait vivant. Qu'est-ce que l'autre au moment où le terme autre est utilisé pour tenter de cerner une altérité? Y aurait-il donc une limite au sens entre tous ces autres, de ce qu'ils semblent être, à leur entendement à celui qui les prend en considération, et dans une tentative de généralisation? Le dire d'autre place l'attention sur cette rupture à l'ipséité quand du moi se pose une ramification vers l'autrui. Il n'y aurait donc ipséité qu'à considérer l'altérité; ce positionnement de la différence et la

tentative d'une caractérisation illustre le flou d'une limite, toujours à reconstruire. Mais d'ailleurs, cette limite existe-t-elle réellement entre le moi et l'autre et entre ces deux concepts d'ipséité et d'altérité? Il semble pourtant qu'un tel fait fasse exigence à la logique et à la raison. Seulement à considérer que les termes de Je et Tu concernent aussi bien les deux protagonistes, et ce parce qu'ils existent et fondent une relation entre eux. Il ne saurait exister l'un sans un autre un, pour qu'il puisse faire la réciprocité à l'altérité. Il est bon, me semble-t-il de pouvoir sortir d'une logique d'une éventuelle limite de l'altérité ou limite de l'autre, pour méditer sur la problématique d'une limite à la limite, faisant justement place à la distinction moi/ autre. Dans cet exercice, la limite à la limite inscrit un possible, celui de l'extravagance du langage. Prenons l'exemple d'une simple phrase détournée des paroles d'un analysant : « je suis limité ». Il indique par ce propos qu'il ressent et constate un certain nombre de limitations quant à ses intentions, ses projets et peut-être même à une relative identification de ce qu'il considérerait comme limite personnelle. Certes, il peut directement faire allusion à des difficultés de réalisation, d'identification de stratégies de réussite et tout autre discours trop généraliste pour ne pas nous inciter à la prudence, et faire acte du penser *ἀλήθεια*, de cette vérité en terme de dévoilement. Ainsi, cette phrase installerait un tout autre objet que celui d'un constat immédiat d'empêchement. Elle pose le tour à l'instance du fait du limité, au sens de confrontation au désir en rapport à l'autre, en l'occurrence ici très certainement la mère. Ainsi le « je suis limité » nous parlerait de ce qui est de l'impossible à la fonction phallique. La conduite de l'expérience analytique validerait, si besoin était, cette problématique citée. C'est encore la bouche qui fait limite, par ce qui est dit et par ce qui est absent. Et cette limite au dit et au dire, révélatrice du jeu complexe de l'altérité implique une attention nécessaire à l'appropriation du champ conceptuel de la forme, autant, si ce n'est plus que du contenu.

*Voir Derrida dans *Fors dans Abraham et Torok - Le verbière de l'homme aux loups*. 1976 - Aubier Flammarion.